LA PRINCESSE DE LAMBALLE ET LE Docteur Saiffert.

Parmi les victimes de la Révolution, la princesse de Lamballe est assurément la plus touchante et celle dont le sort excite le plus de pitié, tant à cause de sa mort horrible que parce qu'elle se sacrifia noblement, héroïquement, à l'amitié. Tandis que la favorite qui lui avait succédé dans les bonnes grâces de la reine, Mme de Polignac, se faisait prudemment ordonner de partir, la princesse de Lamballe, en sû été au delà des frontières, à Aix-la-Chapelle, accourait au premier appel de Marie-Antoinette, et rentrait à Paris le 4 novembre 1791, malgré les supplications de ses amis, malgré les avertissements de son médecin, et malgré ses propres pressentiments. Elle eut, en effet, pleinement conscience du danger au-devant duquel elle allait ; elle avait fait son testament, et, ainsi qu'elle l'écrivait à la landgrafin de Hesse, "elle quittait Aix avec infiniment de regret, mais résolue à tout sacrifier à la Reine."

Cette partie de l'histoire de la malheureuse femme est connue, comme celle qui se rapporte à son mariage. On sait que son union avec le prince de Lamballe ne lui donna que quelques jours de bonheur ; le fils du duc de Penthièvre, bien que fort jeune, — il n'avait pas vingt ans, — s'était laissé entraîner à une vie de dissipations et de débauches. Son mariage avec une jeune fille charmante, douce et bonne, parut le ramener à une existence plus digne de lui et du nom qu'il portait ; mais l'amour qu'il montra pour sa femme ne fut qu'un feu de paille. Il n'y avait pas cinq mois qu'il était marié qu'une actrice de la Comédie-Française, Mlle La Chaissaigne, venait dire au duc de Penthièvre qu'"honorée des faveurs du prince de Lamballe, elle portait dans ses flancs le fruit de cette union féconde," et le pauvre père, douloureusement surpris, s'occupait de régler son sort ainsi que celui de l'enfant à naître.

Si encore ce mari volage s'en était tenu à quelques infidélités ! Mais un beau jour, ouvrant son coffret à bijoux, la princesse constata qu'il était vide; le prince s'était fait voleur pour payer sa maîtresse, et quelle maîtresse ! Une fille, nommée La Forest, créature malsaine qui avait communiqué une maladie incurable à son amant. Celui-ci, honteux des suites de son inconduite, n'osait pas rentrer chez lui, et, livré aux plus viles courtisanes en même temps qu'il se confiait aux soins hasardeux des pires charlatans, il s'achemina vers la mort, qu'une chute de cheval lui rendit plus rapide et plus douloureuse. Il expira dans des souffrances atroces, le 6 mai 1768 ; il n'était âgé que de vingt ans et huit mois.

——

Du moins pouvait-on penser que la princesse de Lamballe, veuve à dix-neuf ans, avait trouvé dans les honneurs qu'elle avait reçus à la Cour aussi bien que dans la faveur dont l'avait honorée Marie-Antoinette, une compensation à ses malheurs. Surintendante de la Maison de la Reine, elle avait vécu dans l'intimité affectueuse de celle-ci ; il semblait donc que les années écoulées entre l'avènement de Louis XVI et la Révolution eussent été pour elle une période relativement heureuse. Il n'en fut rien, et c'est ce que montre, avec des détails précis et jusqu'à ce jour ignorés, le dernier en date des historiens de la princesse de Lamballe, M. Raoul Arnaud, à l'aide d'un document qui avait échappé aux recherches de ses devanciers.

La princesse, qui, depuis son enfance était tourmentée de violents maux de tête, avait vu ses souffrances s'accroître avec l'âge, et se compliquer fâcheusement de défaillances et de convulsions. Les médecins consultés s'étaient accordés à y voir une forme de l'épilepsie, qu'ils déclaraient incurable, ce qui ne les empêchait pas d'accabler de remèdes la malade sans parvenir d'ailleurs à la soulager. En désespoir de cause, la princesse s'était adressée à un disciple de Mesmer ; mais le magnétisme s'était montré aussi impuissant que les médicaments du vieux codex. La vie était devenue un supplice pour la pauvre femme, toujours souffrante, toujours sous la menace d'une crise violente.

Cependant, son beau-frère, le duc de Chartres, avait attaché à son service, pour remplacer Tronchin, un médecin, saxon d'origine, nommé le docteur Saiffert. "C'était un homme étrange, appartenant, sans doute, à quelque société secrète, peut-être l'un de ces voyageurs mystérieux, dont parle Louis Blanc, qui parcouraient l'Europe à la veille de la Révolution française, dit M. Raoul Arnaud. Bourru, indépendant de caractère, mais bienfaisant et philanthrope, il rêvait tout haut au bonheur de l'humanité." Toutefois, en attendant la réalisation du bonheur universel, il se consacrait à la guérison des malades, s'intéressant surtout aux affections nerveuses. Etabli rue de Richelieu, il n'avait pas tardé à acquérir une grande réputation et à attirer une nombreuse clientèle.

Le duc de Chartres conseilla à sa belle-sœur de s'adresser à lui. La princesse de Lamballe suivit cet avis, et au mois d'octobre 1785, elle manda à l'hôtel de Toulouse le docteur Saiffert.

——

Soit qu'il ne se crût point tenu à la discrétion (ce que l'on appellerait aujourd'hui le secret professionnel) soit qu'il pensât en avoir été délié par la mort de sa cliente, le docteur Saiffert publia en 1804, en allemand, dans les "Annales Européennes", un long récit de son intervention médicale. C'est grâce à ce document soigneusement controlé à l'aide des journaux, lettres, mémoires et papiers d'archives contemporains, que l'on possède, sur cette période, des renseignements précieux, qui contribuent puissamment à faire mieux connaître l'attachante et douloureuse physionomie de la princesse de Lamballe.

Tout d'abord, le médecin voulut se rendre compte de l'état de la malade pendant une crise et dans l'intervalle des crises. Dans ce dernier état, il ne constata rien d'anormal ; quant à la crise dont il fut témoin, il la raconte ainsi : "Je me rendis à une heure de l'après-midi chez la malade. Comme blonde, elle était déjà d'une complexion plutôt pâle. A une heure cinq, elle devint plus pâle encore. Dix minutes après, ses paupières s'abaissèrent par trois fois, puis se fermèrent. A la suite de tiraillements rapides des muscles oculaires, le corps fut secoué violemment, puis les lèvres de se clore tout à fait. Néanmoins je ne découvris pas la moindre écume, ni bave, comme dans l'épilepsie.... Les ébranlements successifs duraient deux heures vingt minutes. Quand ils cessaient, une somnolence complète leur succédait; les membres de la malade demeuraient si raides qu'ils gardaient la position dans laquelle je les assujettissais, et le pouls qui, pendant la crise, donnait soixante-deux à soixante cinq battements plus ou moins capricants, baissait jusqu'à cinquante-six pulsations, à peine perceptibles. Cet état léthargique durait sept heures vingt minutes.... Ce temps écoulé, la malade jeta un sifflement guttural, suivi d'un triple clignement des paupières, puis elle ouvrit les yeux. Elle semblait dans un état d'ivresse; complètement revenue à elle, elle se plaignait seulement de courbatures dans tous les membres."

Le docteur Saiffert conclut, de ces observations, qu'il ne s'agissait point d'une maladie épileptique mais d'une maladie léthargique, en d'autres termes, d'une maladie nerveuse parfaitement guérissable ; et il rendit à la princesse le courage et l'espoir en lui affirmant que, "à condition qu'elle observe exactement ses prescriptions, elle sera guérie de son mal en onze mois au plus tard".

Mais, s'il croyait n'avoir à lutter que contre la maladie, Saiffert se trompait grandement, et il en eut la preuve dès le lendemain.

Mandé par le duc de Penthièvre, il s'entendit durement admonester : "Monsieur, ce que vous avez entrepris auprès de ma bru me terrifie, lui dit le sévère vieillard. Vous ne tenez aucun compte des conseils de nos plus célèbres médecins. Considérez-vous bien que ma bru est princesse du sang ? Vous êtes étranger et vous professez une autre religion que la nôtre.... Le devoir paternel m'oblige à m'opposer à cette entreprise...."

Le Saxon n'était pas homme à se laisser intimider ; il répliqua hardiment qu'il ne s'occupait point de la religion de ses malades, qu'il les soignait de son mieux ; que, quant à la princesse, il était certain de la guérir ; qu'en conséquence, si on l'empêchait de lui donner ses soins, la responsabilité "du deuil inévitable et proche" qui s'ensuivrait retomberait tout entière sur le duc de Penthièvre. Celui-ci, ébranlé par le ton résolu de Saiffert, battit en retraite et cessa toute opposition.

Mais, dans ce foyer d'intrigues qu'était la cour, et avec l'animosité des médecins furieux de se voir supplanter par un étranger, le docteur et sa malade avaient à redouter bien des périls. Un jour, la princesse reçut de Turin un panier de truffes; elle en mangea deux et fut prise de vomissements. Saiffert lui ordonna aussitôt une potion alcaline qui la sauva ; il emporta les truffes, il en fit manger cinq à un chien, lequel expira sur-le-champ. Lui-même fut victime également d'une tentative d'empoisonnement par la bière; quelque temps après, étant assis à sa table de travail, une balle, brisant la vitre, vint passer près de sa tête.

Le succès du traitement qu'il faisait suivre à la malade expliquait la fureur de ses ennemis. Au printemps de l'année 1787, la guérison était presque complète ; les convulsions avaient disparu, et il ne restait qu'un peu de faiblesse musculaire. Pour la combattre, Saiffert ordonna à la princesse une saison de bains de mer à Brighton.

——

La princesse se montra fort effrayée à la pensée de se séparer de son médecin ; elle le supplia tant de l'accompagner qu'à la fin il y consentit. Ce départ simultané fournit un excellent prétexte aux mauvaises langues qui, répandant partout le bruit que Saiffert était l'amant de sa cliente, crièrent au scandale. Leurs cris parvinrent jusqu'aux oreilles du roi et de la reine, et Marie-Antoinette, ajoutant foi à cette calomnie, écrivit dans les termes les plus durs à son amie, allant jusqu'à lui déclarer "que le Roi a résolu de rappeler Saiffert par un ordre spécial".

Indignée, la princesse de Lamballe répondit aussitôt à la reine, protestant contre une accusation que rien ne justifiait et s'élevant avec force contre les personnes qui avaient osé tenir sur elle d'aussi infâmes propos. Cette lettre produisit un revirement complet dans l'esprit du roi et de la reine, qui convinrent que leur bonne foi avait été surprise.

Malgré ces secousses morales, la santé de la princesse continuait à s'améliorer, et le docteur Saiffert triomphait. Malheureusement la révolution approchait, qui devait donner à tous ceux que leur situation ou leur naissance plaçaient dans l'entourage royal des émotions terribles, et la princesse de Lamballe était plus que toute autre dans une position périlleuse et délicate. Surintendante de la maison de la reine, elle était mal vue du populaire ; belle-sœur du duc d'Orléans, elle était suspecte à la Cour. C'est ainsi qu'elle ne fut pas mise dans la confidence de la fuite qui se termina si tristement à Varennes, et ce ne fut qu'à grand peine qu'elle s'échappa de Paris dans la matinée du 21 juin 1791.

Le docteur Saiffert, fort au courant de ce qui se tramait dans les couches profondes de la population parisienne, l'avait cependant souvent avertie de la tourmente qui menaçait d'emporter le vieil édifice royal; elle ne voulait pas le croire. Les événements qui suivirent le retour de Varennes lui ouvrirent les yeux, et, cette fois, elle comprit; aussi se sentait-elle heureuse d'être à l'étranger. Saiffert ne négligeait rien pour la maintenir dans ce sentiment: "Paris est un lieu qui devient, chaque jour, chaque heure, plus dangereux, lui écrivait-il. Restez sous le prétexte que les eaux de Spa vous sont nécessaires. N'écoutez aucune prière, n'obéissez à aucun ordre. Restez, oui, restez où vous êtes, et, pour tout au monde, ne venez pas dans cette Cour qui est menacée de tous les dangers imaginables!"

La princesse s'était bien trouvée du traitement ordonné par le docteur ; elle se fût non moins bien trouvée de suivre ses conseils, mais elle préféra obéir aux suggestions de son cœur. Lorsque le fut emprisonnée à la Force, Saiffert ne l'abandonna pas ; ses relations avec les chefs jacobins l'autorisaient à croire qu'il pourrait sauver cette victime innocente. Il se rendit chez Péthion chez Danton, chez Marat, chez Robespierre ; c'est à peine si on l'écouta, et, le 2 septembre 1792, une ignoble populace massacrait l'infortunée princesse, et s'acharnait sur son pauvre corps décapité avec une fureur qu'on ne saurait qualifier en aucune langue.

—PIERRE CHAVANNES

LE Fameux diamant bleu.

M. Mac Lean vient d'acheter pour sa femme, la fille du milliardaire Walsh, le diamant "Blue Hope" de 44 carats, pour la somme de 1 500.000 francs.

Ce diamant, qui est célèbre sous le surnom de "mauvaise chance" appartenait probablement à la couronne de France.

En effet, Tavernier, le joaillier du Roi acheta un diamant bleu aux Indes pour Louis XIV. Il pesait 67 carats brut.

Volé lors de la Révolution, il fut retrouvé en 1830.

Depuis cette époque, ses acquéreurs furent M. Hope, banquier anglais, qui laissa un petit-fils, lord Hope, lequel épousa une actrice, miss May Yohe.

Cette actrice, fut enlevée par le fils du maire de New-York, M. Strong.

May Yohe le quitta et actuellement elle gagne sa vie à chanter dans un établissement cinématographique.

Quant au diamant, il fut acheté par la maison Frankel, de Philadelphie laquelle eut aussitôt des difficultés financières; il fut vendu par cette maison à Abdul Hamid, sultan de Turquie, qui perdit son trône.

Depuis lors on avait perdu sa trace, mais on croit qu'il a coûté la vie à son avant-dernier possesseur.

M. Walsh n'est pas superstitieux.....

PEUR

Vous, Romazzi,—demandai-je, —avez vous jamais éprouvé de grandes terreurs dans votre brillante carrière de ténor? Le jour, à la lueur blême tombant de quelque cour étroite et profonde, les coulisses, la scène, la salle vides, ont un aspect sinistre avec les orbites noirs et sans regards des loges, avec les galeries et les fauteuils couverts de toiles pareilles à de longs linceuls, avec les décors poussiéreux et ternes, fantastiquement disloqués en piteux écroulements de jardins ou de palais désenchantés. Mais on ne va guère au théâtre que le soir. Et, le soir, la lumière électrique, la musique, la foule animent et remplissent tout de joie, de mouvement, de rumeur, de vie intense. Dans les impressions que ressentent alors artistes ou spectateurs, si j'en excepte, atténuée d'applaudissements, l'émotion tragique que peut causer un drame lyrique génialement interprété, je ne crois pas que la peur proprement dite ait jamais pénétré....

—Ne dites pas cela!—s'écria Romazzi secoué soudain d'un frisson.—C'est précisément au théâtre, le soir, en plein spectacle et devant une salle comble, que j'ai ressenti la plus grande frayeur de toute mon existence !

Sans autre question de ma part, dans un brusque éveil de souvenir, il me conta cette aventure étrange.

—Cela se passa, voici bientôt sept ans, à la Scala de Milan. On donnait "les Amants de Vérone" de Mancini. Je chantais Roméo. Et Juliette, la Juliette la plus jeune, la plus belle et la plus passionnante que Shakespeare ait jamais pu rêver, c'était la délicieuse, l'incomparable Zetta.

Tout contribuait à faire de cette représentation une manifestation d'art sensationnelle. L'œuvre de Mancini était restée hors du répertoire depuis quinze ans,—depuis la soirée où, après de longues années de succès, la Sambrina, créatrice du rôle, avait dans ce même rôle pris sa retraite et fait ses adieux au public.

La presse dès mon arrivée à Milan, évoqua le passé glorieux de la cantatrice disparue.

Zetta ferait-elle oublier la Sambrina?

Moi, je chantais en Italie pour la première fois.

Nous avions donc à triompher d'un souvenir qui, grandi dans la mémoire des dilettantes par un enthousiasme de jeunesse, amplifié dans la pensée des autres par une sorte de légende, pouvait, à a moindre défaillance, nous devenir écrasant. Et ce qui surexcitait la curiosité du public nous enfiévrait d'un ardent désir de victoire.

Modestie à part, je dois ajouter que le nom de Zetta et le mien, en vedette sur l'affiche, avaient fait merveille.

Le rideau se leva sur des rangs d'orchestre et sur des loges qui, même par-dessus les feux aveuglants de la rampe, nous éblouirent d'un chatoiement de soies, de velours et de satins clairs, d'un scintillement de pierreries sur la blancheur des épaules nues. J'eus l'impression de voir s'ouvrir devant moi une serre tiède, lumineuse, immense, une serre de féerie avec des gradins dorés garnis de fleurs de chair, de fleurs vivantes dont, au souffle de nos voix, frissonnaient les corolles de tulle et les étamines d'aigrettes.

Dès que l'aveu d'amour, modulé par les lèvres pures et fines de Zetta, prit son vol en vibrations de cristal, plana sur la salle et la remplit de son onde sonore, limpide et pénétrante, je fus étreint d'une sorte d'inspiration. A mon tour je lançai ma cantilène de gratitude et d'ivresse en notes où je sentais brûler et s'exhaler mon âme enivrée.

Nous perçûmes, à peine saisissable parmi les spectateurs, un murmure ravi, immédiatement éteint dans un silence d'extase. Et nous chantâmes ensemble comme on chante en rêve.

L'acte achevé, le rideau tomba, se releva, puis retomba,—cela dix fois, devant une salle en délire.

Ce fut un éclatant triomphe et le triomphe dura jusqu'au prélude du dernier acte.

Ce cinquième acte est le plus dur pour le ténor. Cependant je n'éprouvais aucune appréhension. Je sentais que je me surpasserais. J'étais grisé de rappels et d'ovations ; j'étais grisé surtout d'avoir tenu, au balcon dans mes bras, cette Juliette idéale. Jamais voix plus pure et plus mélodieuse n'avait soupiré dans l'éveil d'une tendresse ou pleuré dans des adieux d'amour. Je ne voyais ni décor, ni rampe, ni galeries ; je ne voyais que l'adorable Zetta et je vivais le drame sublime de toutes les forces vives et passionnées de mon être.

Averti par le régisseur, je sortis de ma loge et traversai les coulisses. J'entrai en scène, frémissant encore de cette exaltation. Dans l'ombre de la crypte et parmi les tombeaux, devant mon épouse que je devais croire morte et qui gisait immobile, endormie, visage et corps cachés sous le drap funèbre, je dis ma plainte d'un accent si douloureux qu'une rumeur enthousiaste s'éleva.

Cette rumeur s'apaisa dès que, empoignés par l'irrésistible émotion de la situation tragique, les spectateurs virent Juliette, secouant la torpeur et l'engourdissement du narcotique, se dresser lentement telle qu'un fantôme, puis rejeter loin d'elle son linceul. Le dernier voile tombé, en face du visage émacié, livide et décharné, en face du vrai visage de morte qui s'offrit à ma vue, je reculai d'horreur. Ce n'était plus Zetta, c'était un effroyable spectre. Surgie de sa couche de marbre, sa prétendue léthargie dissipée, l'affolante apparition marchait vers moi, les yeux hagards, agitant ses bras maigres et grimaçant affreusement.

N'étais-je pas victime d'une hallucination? Ne devenais-je pas fou ?

Dans mon effarement, je me demandais si le morne silence des spectateurs n'était pas, comme le mien, un silence de stupeur. Cependant l'orchestre ne s'était pas arrêté. Par habitude, par entraînement, d'instinct, je continuai de chanter, mais la pensée éperdue et la voix mal assurée. Vainement je m'efforçais de conserver mon sang froid, de raisonner, de m'expliquer par un motif plausible cette fantastique vision. Mon regard troublé cherchait sous ce masque de squelette atrocement maquillé, à retrouver les traits charmants de Zetta. Mais ma phrase musicale achevée, le spectre, essayant de me donner la réplique, émit des sons si extraordinairement rauques, puis des gémissements si faux, enfin des râles si atroces que je fus ressaisi d'une folle épouvante. Encore vibrant de mon essor de rêve, je me crus entraîné dans le vertige d'un cauchemar.

Je devinais vaguement que ma terreur gagnait l'orchestre, puis la salle. Je ne comprenais plus, je n'entendais plus, je ne voyais plus. Ce n'était plus une voix qui se mêlait à ma voix, mais un souffle froid de sépulcre. Et, dans le dernier enlacement où les amoureux expirent, j'eus, en une suprême révolte de tout l'être, la sensation d'être happé, broyé, glacé jusqu'aux moelles par l'étreinte et le baiser de la Mort....

Le rideau tomba sur une salle muette et comme pétrifiée. Je me relevai et, pris de démence, bousculant figurants et machinistes ahuris, je m'élançai dans le couloir et gagnai la loge de Zetta.

Là, tout était en émoi. Le régisseur, trouvant la porte verrouillée et ses coups de poing demeurant sans réponse, venait de faire sauter la serrure. Dans la pièce étroite, au milieu de plusieurs personnes lui prodiguant leurs soins, j'aperçus l'idéale Juliette étendue sur un divan. Encore ennuagée de ses gazes blanches, encore languissante d'un récent évanouissement, elle s'efforçait de sourire afin de nous rassurer. La pensée encore envoûtée de mon cauchemar, je ne pouvais concevoir ce qui s'était passé. Le régisseur pensait tout m'expliquer en répétant:

—C'est la Sambrina, monsieur Romazzi, nous en sommes sûrs maintenant, c'est la Sambrina !

Enfin, à travers cent propos entre croisés, je compris ceci: inconsolable de ne plus chanter, sigrie d'être vieille et de vivre obscurément, la Sambrina s'était follement exaltée à l'annonce de la reprise des "Amants de Vérone" et aux souvenirs de gloire évoqués par la presse. Blottie dans l'ombre d'une avant-scène avec une vieille servante, elle avait assisté à la représentation en proie à une agitation fébrile que les ovations poussèrent au paroxysme. Dans un violent accès de jalousie, elle perdit subitement conscience des années écoulées et, selon l'affirmation de la servante qu'on venait d'arrêter, elle forma instantanément le projet insensé de reparaître en scène, de rechanter le duo final, d'éclipser sa rivale et d'être une dernière fois l'inoubliable Juliette.

Comme bien des fous, la Sambrina apporta une sorte de décision, de logique et de lucidité pratiques à la réalisation de cette idée incohérente.

Connaissant les tours et les détours du théâtre, elle put facilement arriver à la loge de Zetta. Elle fit passer sa carte avec un mot exprimant son vif désir de féliciter la jeune cantatrice et, voulant garder l'incognito, elle demandait à la féliciter sans témoin. Touchée de cette démarche, Zetta renvoya l'habilleuse. Sans défiance, elle reçut la folle. Celle-ci mit l'instant à profit. Elle parvint, après avoir verrouillé la porte, à renverser Zetta à demi morte de terreur sur le divan, à la bâillonner, à la ligoter avec des écharpes et des rubans. Puis, maquillée, costumée à la hâte, elle sortit, referma à clé, passa devant le régisseur, puis au milieu des machinistes et des figurants, couverte de longs voiles. Entrée en scène, elle s'étendit sous le suaire et les trois coups furent frappés sans que personne se doutât de l'audacieuse substitution.

A cet endroit de l'explication, le régisseur coupa court aux racontars pour me demander:

—C'est à vous, qui étiez en scène, monsieur Romazzi, de nous apprendre le reste?

Et j'allais m'expliquer à mon tour, quand je fus interrompu par des cris qui, du fond du couloir, arrivèrent jusqu'à nous si déchirants, si pleins d'angoisse poignante que j'en eus un tressaillement.

—Laissez-moi retourner en scène, canailles, lâches, bourreaux! Je vous dis qu'on relève le rideau, que toute la salle me rappelle ! C'est l'immense succès, l'ovation, le triomphe!

Et cette voix rauque, faussée, ne cessait ses protestations furieuses que pour s'essayer encore à des vocalises qui se cassaient en sanglots de détresse.

On entraîna de force la malheureuse. Et, dans le silence oppressant qui suivit, je ne me sentis plus aucune envie d'achever cette "histoire à faire peur." Elle serait si vite devenue, par les paroles émues qui me montaient aux lèvres, "un conte à faire pleurer!"

Zetta levait ses yeux splendides vers moi. Dans l'échange d'un regard, nous comprîmes qu'au fond de nos deux cœurs l'épouvante venait de faire place à la pitié. Ensemble, nous songions à la fragilité des gloires de théâtre et demeurions pénétrés d'une tristesse profonde, mystérieuse, infinie, à cette pensée que les chants les plus sublimes d'une artiste géniale peuvent devenir si vite des hurlements de folie!

PROBLEME CAPILLAIRE.

Est-il possible que des cheveux noirs puissent blanchir sous le coup d'une émotion violente, d'un profond sentiment de terreur, en l'espace de quelques heures, de quelques minutes, ou même de quelques instants ? Dans les romans feuilletons, le fait n'est pas rare. En va-t-il de même dans la vie normale ? Un professeur allemand, le docteur Stieda, de Kœnigsberg, répond résolument par la négative. A l'entendre, on ne devient blanc que progressivement et les cas qu'on a rapportés de canitie subite seraient des plus sujets à caution. Ils auraient été insuffisamment observés ou mal contrôlés. A les étudier de près, il n'en est pas un qui offrirait des caractères d'authenticité. N'en déplaise à notre confrère, nous nous permettrons de nous inscrire en faux contre une opinion aussi tranchante.

Nous pourrons opposer aux allégations du savant tudesque certains exemples historiques : celui, notamment, du célèbre chancelier d'Angleterre Thomas Morus, dont les cheveux, disent les historiens de son temps, passèrent du noir au blanc dans la nuit qui suivit sa condamnation. N'a-t-on pas dit aussi de Marie-Antoinette que sa chevelure passa du blond au gris, par suite des tortures morales que la reine avait éprouvées ? Mais nous devons ajouter que le fait est contestable et nous n'en ferons pas état.

Ce n'est pas la première fois, on s'en doute, que la question est posée. Il y a quelques années on la discuta au sein d'une société de médecine anglaise, la Bristol Association. L'opinion générale des praticiens présents se prononça pour l'affirmative. Seul, le docteur Davy ne partagea pas le sentiment de ses collègues. Si une métamorphose semblable était admissible, donnait-il comme argument principal, ne devrait-on pas la voir se produire chez les militaires engagés dans de terribles expéditions, au milieu des dangers et des horreurs de la guerre ? Or, le docteur Davy, ayant examiné lui-même des milliers de soldats prématurément épuisés par des climats divers, ayant assisté à de sanglants combats, et dont beaucoup avaient reçu de terribles blessures, déclarait n'avoir jamais rencontré un cas de cette espèce.

——

A l'encontre du docteur Davy, M. Henry Dunant, fondateur de la Croix Rouge et philanthrope éminent qui vient de mourir récemment, a cité, dans une séance de la Société d'ethnographie de Paris, un fait qu'il avait observé sur le champ de bataille de Solférino et qu'il a relaté en ces termes : "Un prisonnier, en proie à la fièvre, attire les regards ; il n'a pas vingt ans et ses cheveux sont tout blancs : c'est qu'ils ont blanchi le jour de la bataille, à ce qu'affirment ses camarades et lui-même."

On pourrait évidemment contester la valeur du témoignage, qui est de seconde main, mais nous avons heureusement à vous soumettre des documents plus probants.

En voici un qui émane d'un physiologiste dont nul ne contestera la grande valeur, le très distingué docteur Féré. M. Féré a rapporté un cas des plus curieux de canitie rapide. Une dame, un peu délicate et impressionnable, avait eu, cinq ans auparavant, un accident de voiture. Un jour, en traversant une rue, elle aperçoit près d'elle un omnibus qui arrivait rapidement ; saisie d'effroi, elle se précipite en courant dans la loge d'un concierge, où elle tombe sur une chaise, à moitié évanouie.

Elle se remit assez rapidement de son émotion ; mais, le lendemain de l'accident, elle constatait l'existence d'une large mèche blanche dans sa chevelure noire jusqu'alors. Les cheveux étaient complètement décolorés dans toute leur longueur.

Mais la canitie n'est pas toujours limitée, elle peut être générale. Le docteur Féré rappelle, à ce propos, le cas du cipaye qui, pris les armes à la main, au cours d'une révolte, blanchit pendant l'interrogatoire qu'il subissait et qui devait se terminer par une condamnation à mort. Thompson a rapporté, de son côté, le cas de cet ouvrier d'York, qui tomba du haut d'un bâtiment qu'il réparait ; il réussit, au cours de sa chute, à se retenir d'une main à une gouttière, et on eut le temps d'arriver à son secours ; il avait complètement blanchi !

Dans son numéro du 8 décembre 1900, le "Progrès médical" publiait une observation non moins suggestive, celle d'un teinturier de Rouen dont les cheveux, la barbe et les poils, bruns jusqu'alors, devinrent tout blancs, quand ce malheureux eût appris la nouvelle qu'il perdait tout son petit avoir dans la débâcle du Panama. "C'était une vraie boule de neige", disait la mère de l'infortuné sujet.

——

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la canitie unilatérale, l'hémicanitie, comme l'a baptisée le professeur Brissaud, qui en a relaté un cas des plus intéressants. Il fut appelé un jour auprès d'un homme de soixante à soixante-cinq ans, qui venait d'être frappé d'apoplexie ; il était employé dans les bureaux d'une grande administration. Il avait eu, en travaillant, un vertige et était tombé sans connaissance. Très peu d'instants après, il revint à lui, mais il était paralysé de tout le côté droit et ne pouvait plus que bredouiller quelques mots.

Le lendemain, la paralysie n'avait pas totalement disparu, mais elle avait si rapidement diminué que le malade avait pu quitter son lit et s'asseoir dans un fauteuil. Il pouvait rester debout et même faire quelques pas en s'appuyant au bras de sa femme. La parole était en partie revenue et il ne restait presque rien du bredouillement de la veille.

Le fait était banal, et n'aurait pas retenu l'attention du maître neurologiste, s'il avait été, dit-il, immédiatement frappé par une particularité extraordinaire, presque burlesque (sic). Cet homme, qui avait conservé une chevelure abondante, ressemblait à une de ces figures de cire qu'on voit dans les vitrines des coiffeurs, avec la séduisante annonce : "Plus de cheveux blancs !" Une raie partage en deux moitiés la perruque postiche : un moitié est blanche par l'effet des ans ; l'autre moitié est noire, grâce aux extraordinaires vertus de la "composition". Or, l'apoplectique avait une raie au milieu, mathématiquement rectiligne et séparant en deux moitiés disparates la convexité crânienne : la moitié gauche grise, "poivre et sel", c'était la couleur naturelle des cheveux du malade la moitié droite, d'un jaune presque blanc, "couleur indécise et troublante, comme celle du faux albinisme". La barbe avait conservé la couleur grisonnante du demi-cuir chevelu gauche.

——

Nous pourrions joindre à cette observation si minutieusement prise celle de Bourneville, qui a trait à une jeune fille atteinte de canitie partielle dans les conditions suivantes : à l'âge de quatorze ans, elle avait éprouvé une violente émotion avec perte de connaissance ; elle regardait à sa fenêtre, le visage appuyé contre les vitres, quand une locataire d'un étage supérieur se précipita dans la rue et, dans sa chute, vint cogner la fenêtre où se tenait la jeune fille. Le lendemain, celle-ci avait, au-dessus du front, à droite, une touffe de cheveux blancs, sur une largeur de deux travers de doigt.

Cet effet des émotions violentes ne serait pas, d'ailleurs, spécial à l'homme. Un merle, dont parle Thompson, avait été surpris dans sa cage par un chat. On arriva temps pour le sauver des griffes du félin ; mais les plumes de l'oiseau tombèrent les jours suivants et repoussèrent complètement blanches. Voilà, du moins, un authentique (?) merle blanc ! On a remarqué plus singulier encore : des vieillards ont vu leurs cheveux blancs reprendre leur teinte primitive. Le docteur G. Kovéos (d'Amorgos,) et le docteur Manolakis, tous deux médecins grecs, ont fait connaître deux exemples de cette bizarrerie de la nature qui, par une folâtre ironie, s'amuse parfois à contrarier ses propres lois.

Docteur CABANES.

Une audacieuse opération

A l'hôpital de Scharding (Autriche), le docteur Fuschsig a réussi à recoudre le cœur d'un ouvrier qui avait été atteint d'un coup de couteau. Depuis le jour de l'opération, il s'est déjà écoulé un mois entier et l'état du blessé est si satisfaisant qu'il a pu quitter l'hôpital avec la mention "complètement guéri."